



PARIS SOUS LE CONSULAT,
OU
UN BAL DE FOURNISSEUR.



(Anecdote historique.)

Paris offre un tableau mouvant de mœurs si variées, d'intérêts si compliqués, si changeans, que, malgré les nombreux volumes écrits sur cette ville, il reste encore à glaner pour l'observateur, lorsque surtout ses souvenirs le reportent

à une époque assez éloignée pour que la vérité n'ait plus le danger des indiscretions du jour. Ce qui donne peut-être plus d'attraits à la peinture des mœurs parisiennes qu'à la peinture des mœurs des autres capitales de l'Europe, c'est que nulle part les femmes n'exercent une influence aussi directe qu'à Paris sur les usages, les costumes, la mode, les opinions, les préjugés et même les lois. Oui, messieurs, sur les lois, puisque les femmes agissent immédiatement sur les hommes chargés de la conduite des affaires : malheureux ces esprits forts qui dédaignent leurs conseils ! Quand Louis XIV a-t-il fait de grandes et belles choses ? lorsqu'il avait des maîtresses. Quand a-t-il compromis la gloire de son règne ? lorsque la fatale influence des confesseurs eut usurpé l'empire aimable de madame de La Vallière.

L'armée française était revenue triomphante des champs de Marengo ; on venait de célébrer dans le temple de Mars cette grande victoire, et en même temps l'inauguration du monument de Turenne confié à la garde des Invalides. L'Autriche cédait à la France, comme garantie du désir de traiter avec elle, les trois places d'Ulm, de Philisbourg et d'Ingolstadt ; on avait accueilli avec enthousiasme la cantate du citoyen Fontaines, commençant par ce vers que nous croyons

entendre encore chanter à Laïs avec une voix retentissante :

Un grand siècle finit, un grand siècle commence.

Ce n'était plus la révolution, ce n'était pas encore l'empire ; les plaisirs, long-temps exilés, reparaissaient en foule ; on respirait pour ainsi dire un air nouveau ; l'espérance était dans toutes les âmes, la joie brillait sur toutes les figures ; chacun apportait sa part d'une bienveillance générale ; on osait redevenir poli sans qu'une sottise étiquette marquât à chacun son rang dans la hiérarchie sociale ; tout le monde avait tant souffert, que l'on cherchait à se rapprocher, car le malheur n'avait connu que des égaux. Quelques émigrés commençaient à se montrer, mais avec cette circonspection timide que La Fontaine prête aux grenouilles qui les premières osèrent affronter la vue du soliveau.

A cette époque, les bals publics et de souscription étaient fréquentés par la bonne compagnie. Ce fut dans une de ces réunions, où se glissaient aussi quelques femmes qui n'auraient pas dû y être admises, que le chevalier de Raymond, nouvellement revenu d'émigration et muni d'un permis de séjour provisoire, rencontra madame Durand. Remarquez en passant que l'on disait encore citoyen, mais non plus citoyenne,

depuis que le citoyen ministre des Relations-Extérieures avait dit aux Tuileries : « Citoyen premier Consul, comment se porte madame Bonaparte? »

Madame Durand était une beauté déjà âgée d'une trentaine d'années au moins, mais qui paraissait beaucoup plus jeune, tant elle était bien conservée, et tant l'élégante simplicité de son costume à la grecque et le goût de sa coiffure rehaussaient l'éclat de ses charmes. Plusieurs personnes avaient l'habitude de la désigner seulement sous le nom d'Adeline; la vérité est que le nom de madame Durand était un titre dont elle jouissait par anticipation, quoiqu'elle remplît toutes les fonctions qui y étaient attachées. Un nombreux essaim de jeunes gens bourdonnait autour d'elle; mais ils étaient trop empressés pour qu'elle fit attention à aucun d'eux. Le chevalier entra dans sa quarante-cinquième année; il avait conservé ces manières polies et aisées qui dans le monde suppléent si souvent à l'amabilité et suffisent même pour voiler le défaut d'instruction auprès de la plupart des femmes. Croyez-le si vous voulez, mais il y en avait dans ce temps-là qui trouvaient toujours un homme assez savant quand il savait leur dire avec grâce qu'elles étaient belles. Le chevalier de Rayment était sous ce rapport très-savant.

Le hasard le plaça près de la belle Adeline; sa qualité d'émigré était alors une excellente recommandation. Madame Durand prit facilement quelques compliments pour une déclaration; sa vanité fut flattée d'être l'objet d'hommages mieux tournés que les compliments auxquels elle était habituée, et la vanité..... Je ne conseillerais pas à l'amour même de se mettre en rivalité avec elle. A vrai dire, l'amour n'était jamais entré dans le cœur d'Adeline, et l'on n'en serait pas surpris s'il était possible de raconter ici par quelle suite d'aventures elle était devenue une grande dame de la basse finance.

Rayment ne dansait plus, mais il arrivait d'Allemagne, pays des bons valseurs, et la valse, dans laquelle il excellait, commençait à être à la mode en France¹. Comme je ne valse plus, je serais bien tenté d'imiter ces philosophes qui crient contre la bonne chère quand ils ont l'estomac délabré, et de faire un beau sermon contre l'immoralité de cette danse; mais comme nous sommes dans un temps où on écoute les sermons sans en profiter, passons condamnation. Quoi qu'il en soit de la valse en général, elle eut

¹ Il nous reste de nos conquêtes en Italie un opéra italien, et la valse, de nos conquêtes d'outre Rhin. C'est toujours cela!

cela de particulier pour le chevalier, qu'un léger serrement de main, accompagné d'un coup-d'œil expressif, lui apprit qu'il pouvait être heureux avant même qu'il eût songé à le devenir. Quelque indifférent que soit un homme, il ne saurait être insensible à l'espérance de plaire; mais des avances trop marquées le refroidissent. L'incertitude est le plus puissant véhicule en amour, et il est si doux d'espérer, que les hommes aiment assez qu'on leur en laisse au moins le temps.

La première entrevue du chevalier et de sa conquête avait lieu au bal de la rue de la Michodière, dont la directrice, madame Moulins, faisait parfaitement les honneurs. Comme l'attention de quelques habitués s'était fixée sur eux, Adeline dit à Raymont : « Ne parlons plus ensemble, mais venez samedi prochain au bal de Marbœuf; j'ai à vous demander quelques renseignemens sur une personne que vous avez dû connaître à Hambourg. Je suis liée ici avec les personnages les plus influens; dans le peu de mots que vous m'avez dit, j'ai deviné sans peine que vous étiez à Paris pour solliciter votre radiation et tâcher de rentrer dans vos biens : il n'y a pas de temps à perdre. Je voudrais pouvoir vous engager à venir me voir; mais je suis obligée à tant de ménagemens, que je craindrais

de compromettre vos intérêts. A Marbœuf nous pourrions causer plus à l'aise : le citoyen Durand n'y sera pas. » Cela dit, Adeline avait précipitamment quitté le chevalier, qui ne revenait point de sa surprise : « Qui, diable! disait-il en lui-même, cela peut-il être que ce citoyen Durand! » Il ne tarda pas à voir l'original en personne : le citoyen Durand était un homme poudré à frimas, d'une tournure carrée, petit, gros, rouge de figure, point de cou, large d'épaules, et portant un habit gris à la dernière mode, c'est-à-dire dont le collet de velours était entièrement plissé. Il s'était sans aucune cérémonie emparé du bras d'Adeline, et l'avait comme entraînée en disant brusquement ce seul mot : « Allons! » Le citoyen Durand était de très-mauvaise humeur, parce qu'il venait de perdre à la bouillotte une grande partie de ce qu'il avait gagné le matin à la bourse.

Le chevalier resta encore une heure au bal de la Michodière, à écouter l'excellent orchestre conduit par le nègre Julien, et un peu préoccupé aussi de la dame dont il ignorait le nom et l'état. Sa dernière confidence ne lui avait pas donné d'elle une très-haute opinion; cependant connaissant encore peu de monde à Paris, et ayant appris que monsieur Durand était un riche fournisseur, faisant toutes sortes d'affaires, il lui vint

à l'idée que la dame emmenée si brusquement pouvait bien être sa femme : il résolut de poursuivre l'aventure et de ne point manquer au rendez-vous qui lui avait été donné.

Une blessure que le chevalier avait reçue à l'armée de Condé le faisait souffrir par intervalles ; il boitait même encore légèrement. Malgré cela, comme le lendemain était un dimanche¹, il voulut jouir d'un coup-d'œil des Tuileries, où les élégans ne manquaient jamais de venir montrer dans l'allée *du Printemps* leurs grosses cravates, leurs courts gilets, leurs boutons en forme de grelots, et leur impertinence ; de toutes ces modes, la dernière est la seule qui n'ait pas changé. Le chevalier se promenait donc, *pede claudo*, observant le bizarre spectacle qui s'agitait autour de lui, quand il s'aperçut qu'un homme marchait devant lui, à quelques pas de distance, affectant d'imiter sa démarche et se retournant de temps à autre comme pour fixer son attention. Il crut d'abord que cet homme

¹ On n'avait pas encore rendu officiellement aux jours et aux mois leurs anciennes dénominations, mais l'usage les rétablissait dans la société. Quand le décadi et le quintidi furent *destitués*, on rit beaucoup dans Paris d'une variante donnée par Brunet à un proverbe célèbre. Il avait dit le soir même aux habitués du théâtre Montansier : « Tel qui rit vendredi pleurera le jour de la décade. »

voulait se moquer de lui, et, malgré la prudence que lui dictait sa position d'émigré, il s'en approcha avec un mouvement d'humeur ; mais l'individu, ôtant fort poliment son chapeau, lui fit signe de le suivre et de garder le silence.

Arrivé auprès de la grille du Pont-Tournant, l'inconnu s'arrêta et dit au chevalier : « Actuellement, citoyen, qu'il n'y a personne ici, je puis vous parler. La dame que vous avez vue hier au bal de la Michodière est venue aux Tuileries, pensant que vous y seriez aussi ; elle vous a vu passer, mais ne peut vous parler dans le jardin ; mes instructions étaient de me faire remarquer de vous, et voilà pourquoi j'ai eu recours au moyen que j'ai employé. Ne me faites pas de questions, car il m'est absolument défendu d'y répondre. Je suis chargé de vous dire que samedi serait trop tard ; on a un projet : on désire vous voir ce soir même au *Théâtre de la République et des Arts*¹. Voilà un billet pour la loge que vous avez louée, aux secondes, n°. 5, côté droit. »

Là-dessus l'inconnu quitta précipitamment le chevalier, surpris, comme on peut le croire, d'une démarche aussi inattendue, et bien loin de prévoir les suites de cette aventure romanesque.

¹ Nom que l'on donnait alors à l'Opéra.

Curieux de voir comment la loge qu'il avait louée sans le savoir serait habitée, il prit, avant d'y monter, un billet de parterre, afin d'examiner à son aise la personne qu'il présumait destinée à en faire les honneurs, et en quelle compagnie il allait se trouver. Il était arrivé dès l'ouverture des bureaux, mû par un autre sentiment que celui de la curiosité; car, sans éprouver précisément de l'amour pour Adeline, il ne pouvait être tout-à-fait indifférent aux avances d'une jolie femme. Le rideau était déjà levé, que la loge vers laquelle il tournait incessamment ses regards était encore vide; ce ne fut que vers le milieu du premier acte qu'elle se remplit: il put lire alors dans les yeux d'Adeline un mouvement de surprise quand elle vit qu'elle était la première au rendez-vous. Le citoyen Durand était avec elle; de plus, elle était accompagnée d'une autre femme très-grasse et de l'air le plus commun.

L'acte fini, Raymond se présente dans la loge. Il n'avait pas eu le temps de faire les premiers compliments d'usage, que déjà Durand l'avait apostrophé de la sorte: « Citoyen émigré, soyez le bienvenu; car, voyez-vous, citoyen émigré, je fais des affaires le matin, mais le soir je suis un bon enfant. Votre cousine m'a dit qu'elle vous avait retrouvé hier au bal, et je suis charmé de

faire connaissance avec vous. Il faut venir nous voir, citoyen émigré, il faut venir nous voir. » A ce propos, le chevalier resta plus interdit encore qu'il ne l'avait été le matin avec le messenger de sa dame: « Quelle diable de parenté, pensait-il, me suis-je attirée là? » Toutefois il ne voulut point démentir le gros traitant, et, le vin versé, il pensa en homme sage qu'il fallait le boire, quelque amer qu'il pût lui paraître. Adeline, parfaitement à son aise, ne tarissait point sur l'étonnant bonheur qui lui avait fait retrouver un proche parent de sa mère qu'elle croyait sorti de France pour n'y jamais rentrer. « Ah! dit Durand, écoutons, écoutons un peu: je n'aime pas beaucoup la musique, mais c'est égal; Laïs! Chéron! voilà mes hommes, à moi, mes chanteurs; et puis madame Branchu; mais la danse! c'est là mon élément, la danse! vous verrez tout-à-l'heure, citoyen émigré, vous verrez Vestris et la Chameroy; ah! la Chameroy! et la grande Clotilde! » Il fallut bien que le chevalier prit, comme l'on dit, son plaisir en patience: il n'était pas à la fin de ses tribulations.

Le spectacle fini, on proposa d'aller prendre des glaces à Frascati, dont le jardin était alors à la mode: là ne manquaient jamais de se rendre toutes les petites maitresses qui avaient été lorgner Elleviou dans le *Trente et Quarante* et le

Prisonnier. Arrivés dans ce jardin, dont les allées s'étendaient jusque sur le terrain où s'élève aujourd'hui le passage des Panoramas, le chevalier, quoique connu de très peu de monde, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était l'objet d'une sorte d'attention railleuse qui le mettait sur les épines. A la manière dont plusieurs jeunes gens, le lorgnon à la main, passaient en ricanant devant Adeline, il vit bien que sa compagnie lui valait ces désagrémens ; et Adeline, de son côté, baissait les yeux comme si elle avait eu peur de les lever sur quelqu'un de sa connaissance intime. Bientôt elle trouva un prétexte pour abrégé la promenade, se plaignit du serein, comme la comtesse Almaviva, et regagna sa voiture entre le gros Durand et sa grosse compagne, après avoir fait promettre à Raymond qu'il viendrait le lendemain pour causer ensemble de leurs affaires de famille.

Le chevalier retourna tout pensif à son hôtel de la rue de la Loi, où il était descendu en arrivant à Paris. La scène de Frascati lui donnait bien quelques scrupules, mais Adeline était extrêmement jolie ; n'était-il pas d'ailleurs trop avancé pour ne pas donner suite à une aventure qui, après tout, n'a rien de bien extraordinaire pour quiconque est initié dans le secret des mœurs de Paris ? Le sort en fut donc jeté, et le

lendemain, à une heure, il s'achemina vers l'hôtel de la rue Lepelletier, où demeurait madame Durand.

Une jeune fille de quatorze ans au plus,

Plus fraîche qu'on ne peint l'aurore,
Belle et brillante sans atours,
Qui lui parut novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours,

vint lui ouvrir la porte, et, après avoir jeté sur lui un regard malin, le pria d'attendre un moment pendant qu'elle irait l'annoncer. Il traverse une salle à manger ornée de tableaux de Robert, et entre dans un salon dont le luxe peu républicain le disputait à l'élégance. Il n'attendit pas long-temps ; la jolie petite Louise l'introduisit dans la chambre à coucher de sa maîtresse, qui lui fit signe de se retirer : ce qu'elle fit sans retourner la tête, mais en regardant dans une glace qui lui reflétait Adeline et le chevalier, déjà assis comme de bons parens sur la même ottomane.

Qui le croirait, et qui aurait pu s'y attendre ? Cette femme si empressée, cette femme qui s'était, pour ainsi dire, jetée à la tête du chevalier, changea totalement de langage dans cette troisième entrevue, affecta une tenue décente et composée et s'efforça enfin d'éloigner jusqu'au

prétexte de la moindre galanterie. Elle commença par s'excuser de l'empressement qu'elle avait montré au bal et au spectacle ; le chevalier a même dit depuis à quelqu'un qu'Adeline avait rougi. Pour quiconque connaît un peu les femmes, sa conduite n'eut rien que de très naturel : quand un oiseau est pris à la glu, l'oiseleur ne se dépêche pas toujours de le détacher du gluau. « Je ne sais, dit Adeline en baissant les yeux, quelle opinion vous devez avoir de moi ; notre parenté improvisée a dû surtout vous paraître inexplicable ; vous comprendrez que je n'ai pu faire autrement. M. Durand est très jaloux, quoique, ajouta-t-elle en minaudant, je ne lui en donne aucun sujet ; il m'avait vu causer avec vous au bal, et comme j'appartiens en effet à une bonne famille, j'ai cru pouvoir, afin d'éviter une scène, lui dire que vous étiez proche parent de ma mère. Quant au nom de ma famille, permettez-moi de vous le laisser ignorer ; une série inconcevable de malheurs et de fautes m'a mise dans l'état où vous me voyez ; et, il faut vous l'avouer, je ne suis point la femme de M. Durand ; je compte sur vous pour la devenir. M. Durand est un homme bien ridicule, vous avez pu vous en apercevoir ; mais au fond c'est un excellent homme. — Madame, répondit le chevalier, je ne vois pas de quelle uti-

lité je puis être à la réussite de vos projets ; si même vous me permettez de vous le dire, je ne conçois pas votre désir de vous marier : aujourd'hui un contrat de mariage n'est pas en France un meilleur billet que celui que Ninon donna à La Châtre ; le divorce est si facile, que l'absence d'un lien légitime peut être regardée comme une chance à un scandale de moins. — Ah ! dit Adeline, je n'apprécie que trop bien vos raisons ; cependant nous en reparlerons. C'est une cruelle position que la mienne ! M. Durand, intéressé dans la plupart des fournitures, est en même temps un des plus hardis spéculateurs du jour : il a quelquefois plusieurs millions en portefeuille, et huit jours après il est obligé de se cacher faute de pouvoir remplir ses engagements. Deux fois il a été arrêté pour dettes, et deux fois je suis parvenue à le rendre à la liberté en mettant à sa disposition les sommes qu'il avait placées sous mon nom. Mais c'est assez parler de mes affaires, causons un peu des vôtres. Vous pouvez être sûr de votre radiation définitive ; quant à votre rentrée dans vos propriétés, si elles n'ont pas été vendues, vous pouvez compter sur moi, et je puis dire sur nous, pourvu que vous ne démentiez pas ce que j'ai dit à M. Durand de notre alliance. »

Adeline avait réellement un grand fonds de